

L'Acte Psychanalytique

Petite introduction
à une anthropologie
structurale générale

Séminaire de Marc Lebailly
du 16 Mai 2020

DIRECTION ÉDITORIALE

Hygie

Pôle Réalité Psychique
91 avenue d'Alsace Lorraine
91550 Paray-Vieille-Poste



Ea

Centre O. & M. Mannoni
12 rue de Bourgogne
75007 Paris



MENTIONS LÉGALES

La présente retranscription est destinée à une libre diffusion sur internet via le site marclebailly.com.

Son contenu est protégé par une licence publique de droit d'auteur [Creative Commons](https://creativecommons.org/licenses/by-nd/4.0/).

Type de licence : [CC BY-ND](https://creativecommons.org/licenses/by-nd/4.0/)

Marc Lebailly

L'Acte Psychanalytique

Petite introduction
à une anthropologie
structurale générale

Séminaire du 16 Mai 2020

- **PETIT PROLOGUE DE CIRCONSTANCES**

- **DE LA LEVÉE DU SECRET DE POLICHINELLE
ET DU MYSTÈRE DU DEVENIR
PSYCHANALYSTE**
 - **DE LA GUÉRISON**

 - **DE LA SINGULARITÉ DYNAMIQUE DE
L'APPAREIL PSYCHIQUE DU
PSYCHANALYSTE**

 - **DE LA DESTITUTION DU NARCISSISME
PRIMAIRE**

 - **DU DESTIN PSYCHIQUE ÉTRANGE DU
PSYCHANALYSTE**

 - **DES ENVIES ET DE LA PASSION**

 - **DE L'ÉNIGME DE LA RECRUESCENCE
SYMPTOMATIQUE EN FIN DE CURE**

 - **DU DESTIN DU VIVRE ET DES ENVIES
CHEZ LE PSYCHANALYSTE**

PETIT PROLOGUE DE CIRCONSTANCES

Nous allons reprendre après cette séquence d'hystérie collective mondialisée qui n'en finit pas de durer. Hystérie déclenchée par une angoisse de mort généralisée et entretenue sur le mode régressif de la survie. Ne croyez pas que je minimise la dangerosité du virus, la réalité de la pandémie, le risque encouru par certains. Ils sont réels et toujours actuels. Ce n'est pas une raison pour céder à cette dramatisation planétaire délétère. La réalité c'est que l'espèce humaine, depuis que Sapiens est Sapiens, a déjà vécu de telles situations antérieurement. Nous avons l'expérience et le savoir épidémiologique pour nous permettre d'aborder rationnellement cet état de fait, au lieu de cela le savoir médical est détourné pour alimenter la dramatisation. Ces réactions en disent long, à la fois du point de vue psychanalytique, mais aussi ethnologique, sur les rapports que dans nos sociétés dites « modernes » (il n'y a pas, d'un point de vue ethnologique, de société moderne, puisqu'il n'y a pas de « progrès » dans la culture) nous entretenons avec la maladie et la mort. Tout se passe comme si elles étaient fondées sur la croyance qu'elles pourraient être éradiquées à tout jamais. Idéalement. Comme toutes croyances elles se fondent sur cette mythologie plurimillénaire de la maîtrise productive qui serait l'apanage de l'espèce humaine sur tout l'environnement. Et la quintessence de cette maîtrise ultime est de vaincre la mort. Aujourd'hui, cela fait flores explicitement. Il ne s'agit plus simplement d'une sacralisation de la vie quand elle demeure, mais d'une finalité technologique anti-mort. On en vient même à concevoir la guerre sans blessés ni morts. Ce

qui est à la fois absurde et contradictoire. Mythologie de la maîtrise démiurgique de toute chose. Ce n'est pas sur la même mythologie que les sociétés de chasseurs-cueilleurs, tant bien que mal (plutôt mal !) ont survécues jusqu'à nos jours. Elles sont, elles, fondées sur la symbiose avec l'environnement, ce qui exclut la maîtrise. Évidemment une certaine médecine s'est mise au service de cette maîtrise absolue au service de la guérison de la mort. Elle n'a pu y échapper. Ce qui était prévisible. Reste qu'il y a une autre médecine possible qui échappe pour partie à cette pseudo dérive scientifique. C'est la médecine hippocratique. Soulager sans nuire, mais pas seulement. Médecine de la Santé et du vivant contre médecin de la « guérison de la mort ». Cette médecine hippocratique est tout aussi scientifique et efficace. Seul l'esprit change. Et cet Esprit est compatible avec celui de la psychanalyse structurale. En tout état de cause, elle n'est pas incompatible avec l'humanisme psychanalytique tel que je vais tenter ultérieurement de le définir.

Ces problématiques de la guérison et de la mort sont des thèmes que je vais aborder dans ce séminaire. Encore faut-il préciser qu'il a été pensé et écrit bien avant l'irruption de l'épidémie.

Une dernière remarque avant de commencer. Nous aussi, nous n'avons pas échappé aux effets de dramatisation de groupe. Est-ce à dire que la passion pour la psychanalyse a été mise entre parenthèses ou suspendue par cette contamination qui fait effet de groupe ? Sans doute pas totalement...mais quand même! Évidemment, on peut toujours se dire que nous y avons sacrifié

par attachement civique aux principes de la cité. Il est vrai que rien ne nous autorise à y déroger; et qu'on ne peut y faire exception. Après tout Socrate a bien bu la ciguë pour obéir aux décisions prises par la démocratie directe athénienne. Conséquence autrement plus exigeante! Mais je n'en suis pas totalement persuadé. Les effets de groupe nous ont bel et bien atteints, quoiqu'on puisse tenter de se raconter. Ce qui interpelle. On peut s'interroger de savoir pourquoi nous avons cédé à cette contamination. Serait-ce que la passion pionnière nous aurait désertés? Il me souvient d'un passage de l'histoire de la psychanalyse où Jones évoque une réunion de psychanalystes autour de Mélanie Klein, au début des années 40 pendant le Blitz, alors que ce jour-là Londres était bombardé. La discussion était si animée que Jones a été obligé de rappeler à tous les participants qu'il fallait se rendre aux abris. Le temps pionnier est sans doute révolu. Il faudrait m'y résoudre ! Et que je me fasse à l'idée que la psychanalyse, après plus de cent ans de dérive mythologique, en déclin inéluctable et incontestable, n'est plus guère propice aux élans. Peut-être pas totalement pour une infime, très infime minorité, qui entretient une petite flamme...

J'ai écrit, réécrit, puis réécrit encore ce séminaire. Il faut dire qu'il me tient à cœur. Peut-être parce qu'il est crucial pour moi. Cela tient au fait que jamais je n'ai divulgué théoriquement ce qu'il en est du passage du divan au fauteuil...sauf dans l'Acte psychanalytique de certaines cures. Mais ce n'est pas une articulation théorique supposée transmissible dans le collectif.

DE LA LEVÉE DU SECRET DE POLICHINELLE ET DU MYSTÈRE DU DEVENIR PSYCHANALYSTE

DE LA GUÉRISON

Comme il a été conclu lors du dernier séminaire, si on veut pouvoir dire quelque chose de théorique de ce passage du divan au fauteuil, il faut partir de l'hypothèse qu'il y a véritable guérison quand une cure est menée à bonne fin. Pour autant il ne faut pas penser que, du point de vue de la psychanalyse structurale, la « guérison » soit un idéal psychique enviable et/ou un impératif social auquel le psychanalyste croit et sacrifie. Il n'en est rien. Dans cette perspective la « guérison » est une potentialité et une possibilité psychique pour ceux qui s'adressent en psychanalyse sans même que cette adresse, fut-elle authentique, oblige, ceux qui l'éprouvent et la formulent, à y accéder. La guérison n'est pas obligatoire. Une cure peut toujours être interrompue par celui qui s'est adressé; cette adresse fut-elle authentique. En revanche pour le psychanalyste qui la conduit il y a engagement à la mener à bonne fin. Par ailleurs je vous rappelle que ce qu'on nomme « guérison » n'est qu'un état « modélisé » réputé terminal de structuration de l'appareil psychique. Lequel a peu de chance d'être « naturellement » atteint. Ce qui n'implique pas que ceux qui n'y ont pas accès soient nécessairement « névrosés » comme le soutiennent les psychanalystes lacaniens. Tous névrosés, à des degrés différents, pensent-ils. Dans les hypothèses, qui sont les miennes, cet état terminal de l'appareil psychique a peu de chance épigénétiquement d'être atteint naturellement.

Paradoxalement on peut même soutenir qu'il est « **normal** » que la majorité des Homo Sapiens n'accèdent pas à ce modèle de structuration terminale. C'est un état de fait cliniquement observable. Dans cette perspective, **il n'y a véritable névrose, perversion ou psychose, c'est-à-dire « pathologie », seulement quand cet état normal d'inaboutissement de l'appareil psychique se fixe et entraîne, parce qu'il ne peut se transformer naturellement, la production d'avatars infinis et divers, identiques entre eux, au prix de souffrances aussi irrépressibles qu'intolérables parfois.** Encore qu'il faille être extrêmement prudent quant à la pertinence d'en appeler à la souffrance psychique, fut-elle insupportable ou déclarée telle, comme critère d'un état psychique véritablement pathologique. En effet, et de manière contre-intuitive, ces souffrances déclarées insupportables peuvent avoir une fonction adaptative indéniable. « Normale » pourrait-on dire. Ne croyez pas que je fasse ici l'éloge du masochisme ou du sadomasochisme cher aux archéo freudiens qui attribuent à ces souffrances une vertu de « plaisir » (sexuel) sans doute amer. Il n'y a, dans ce que j'évoque, ni justification du « plaisir libidinal » ni de la « jouissance perverse ». qu'on pourrait attribuer à la souffrance. **L'éprouvé de souffrance est, dans cette occurrence, une nécessité pour survivre.** Souffrance qui se manifeste sous forme de manifestations d'angoisse directe ou indirecte.

Un philosophe luthérien, Søren Kierkegaard, en fait l'éloge dans un ouvrage intitulé *Le concept de l'Angoisse*. Selon sa thèse l'angoisse serait, paradoxalement, révélatrice de la grandeur de l'homme et serait inhérente à la nature de l'existence humaine.

Son argumentation est théologique. Elle se fonde sur le dogme protestant de la prédestination prélapsaire qui postule, pour faire simple, que dieu, dans sa toute puissance et son omniscience, ne pouvait ignorer que l'homme transgresserait l'interdiction de la consommation du fruit de l'arbre de la connaissance. Le péché originel d'Adam et d'Eve n'est pas un évènement qui a pour cause leur faiblesse ou leur envie de toute puissance, mais prévu par dieu avant même leur création. En quelque sorte il les a créés coupable, selon l'interprétation luthérienne de Kierkegaard, et ontologiquement en proie à l'angoisse qui atteste de cette culpabilité. Ce qui me fait dire que le luthérianisme n'est pas vraiment schismatique. Les luthériens sont toujours des catholiques « protestants » en extase devant la faute et la culpabilité. D'ailleurs Luther voulait réformer l'église de l'intérieur. Ce qui est impossible. En procédant ainsi, on ne fait qu'opérer une transformation à l'identique. Calvin radicalise, lui, cette histoire de prédestination prélapsaire. Il constate que Dieu, dont les desseins sont insondables, a prévu la chute dans le destin de l'homme. Ce constat est objectif : il ne débouche sur aucune culpabilité donc sur aucune angoisse existentielle. Si on veut réformer une institution, il ne faut pas le faire de l'intérieur même de celle-ci, mais se situer en dehors.

C'est ce que fait Calvin avec la rédaction de son *Institution de la religion chrétienne*. Il s'oppose frontalement à Rome. Alors il n'y a plus de compromis ni de compromission possible avec la vraie religion. Ce n'est pas tout à fait par hasard que je vous parle de

ce schisme calvinien. On peut dire que, d'une certaine manière, il a réussi puisque ses effets, théologiques, mais aussi culturels, ont perduré jusqu'à nos jours. Ils se sont inscrits dans la culture non seulement occidentale, mais aussi dans d'autres cultures. Et fais flores aujourd'hui, en particulier avec le mouvement évangélique mondialisé. S'il a eu ce destin, c'est qu'il a généré une culture paradoxalement laïque qui peut servir de fondamentaux à l'organisation sociale. Car non seulement Calvin a écrit *L'Institution de la religion chrétienne*, mais il l'a mis en pratique, comme une culture, dans un territoire. Il a mis en œuvre ce qu'il avait pensé dans la réalité sociale. En effet, à partir de cette *Institution de la religion chrétienne*, il a organisé la République de Genève. République de Genève qui a servi de modèle de gouvernance aux Pays-Bas, à la République de La Rochelle (que Richelieu et Louis XIII annexeront au Royaume de France malgré l'Édit de Nantes) et à la Grande-Bretagne dans la révolution dirigée par Cromwell et plus tard aux États-Unis. Le fait d'avoir mis en œuvre sur un territoire ce qui a été pensé est la condition pour le faire perdurer. Le bémol que je porterai à cette édifiante histoire c'est que Calvin était un fanatique qui excommunait les dissidents et même les faisait condamner à mort. Ce qui n'est pas acceptable. Stefan Zweig l'a dénoncé dans une biographie dont il a le secret : *Conscience contre violence*. Comment mettre en œuvre ce qui a été pensé sans fanatisme, ni prosélytisme ni même prophylaxie, là est la question. Je pense que cela est possible, si on s'appuie à la fois sur l'ethnologie et la psychanalyse structurales. C'est en tous cas notre intention à Marie-Laure Salviato, Céline Goncalves et moi-même, avec cette histoire d'Hygie. Jusqu'à présent j'avais

échoué, tout aussi bien avec l'Invention freudienne et Alters à Toulouse qu'avec la société savante précédemment organisée en Essonne. Il fallait trouver un point d'articulation mythologique qui permette l'inclusion de la dimension psychanalytique dans la réalité sociale. L'œuf de Colomb c'est le mythe de la Santé hippocratique qui professe qu'elle, la santé, est tripartite : organique, psychique (il ne faut pas oublier qu'Hippocrate a été le premier à faire une description clinique, entre autres, psychiatrico-psychanalytique de l'hystérie) et sociale. L'OMS a repris, comme rationnellement, à son compte cette mythologie. Et aujourd'hui dans la réalité de notre société, la santé est mise sous l'égide des médecins généralistes. C'est à eux, par délégation de service public, que revient la mise en œuvre de la politique de la santé ambulatoire. C'est dire que la CPTS Nord Essonne Hygie pourrait devenir notre République de Genève à nous, psychanalystes structuraux. Sans fanatisme ni prosélytisme. Expérimenter de fait de ce que l'on repère, mystérieusement, sous l'énigme inconsistante de « psychanalyse en extension ». Mais pour sortir de cette confusion énigmatique, il faut absolument théoriser ce qu'il en est de l'assignation du psychanalyste dans le fonctionnement de la réalité sociale. C'est ce que j'essaierai de faire dans le séminaire prochain. Il faut dire que mettre en œuvre cette intention est un effort épuisant et harassant pour Marie-Laure et Céline. D'autant plus harassant que les études et la pratique de la médecine ne prédisposent pas aux rapports de force sociaux et psychosociaux (rapports de force que l'on peut résumer lapidairement par cette formule cynique de Staline « *le Vatican (Hygie) combien de divisions ?* », auxquels l'exercice de la politique oblige. Au mieux les

médecins n'ont connu que les relations médicales aux mandarins d'une part et à la technostucture de nos sociétés. Les médecins ne sont familiers ni de Sun Tzu, ni de Machiavel, ni du *Livre des Ruses*. La politique n'est pas inscrite à l'armature de leur divertissement professionnel. Et, si nous réussissons, peut-être aurons-nous voix au chapitre à Espace Analytique... Encore faut-il que l'on sache théoriquement ce que le psychanalyste a à faire dans cette galère qu'est la culture qui organise la réalité sociale. Quelle fonction anthropologique a-t-il dans la structure de la réalité sociale de nos sociétés ? C'est ce à quoi je vais tenter de répondre dans les prochains séminaires.

Pour revenir à cette histoire de fondement métaphysico théologique de l'angoisse telle que Kierkegaard la fomenté comme étant l'essence même de l'humanité de l'homme (« l'être de l'homme »), elle ne fait que trouver une explication mythologique à un phénomène non pas universel, mais seulement majoritaire. Kierkegaard lui trouve une « raison » idéalisée et sacralisée. Que l'angoisse soit l'éprouvé « émotionnel » des plus courants chez Homo Sapiens, à cause de sa capacité à permettre la survie quand l'Ex-sistence subjective fait défaut, est un fait. En conclure qu'elle est constitutive de la nature ineffable d'Homo Sapiens est sans doute excessif et également infondé. Pour nous, psychanalystes structuraux, elle résulte tout simplement, et tout trivialement, de la dialectique conflictuelle de la structuration (fixée ou non) de la mosaïque prémoïque. Car une dialectique prémoïque fut elle souffrante, peut tout aussi bien avoir une vertu aussi adaptative qu'une structuration terminale qui voit s'établir une

dynamique subjectivo moiïque « pure et parfaite ». En d'autres termes, au regard de l'adaptation, ce modèle terminal « pur et parfait », au regard de l'exigence adaptative, n'est ni un idéal ni une obligation que devrait atteindre toute personne. Au fond ce qui permet de déclarer qu'une structure psychique est « pathologique » ou non, si on accepte ce terme du point de vue de la clinique structurale, consiste dans la présence ou non d'une instance subjective opérante et prévalente. **S'il y a présence subjective intermittente, que la structuration psychique se soit arrêtée à l'émergence et à la stabilisation des instances prémoiïques organisées en mosaïques (Moi-Totalitaire-Surmoi- Idéal du Moi), que celles-ci entrent en dialectique entre elles sans déterminer de fixation, alors on doit considérer, et admettre, qu'il s'agit d'une véritable normalité pour l'espèce Homo Sapiens, puisque l'adaptation est alors rendue possible.** Autre manière d'affirmer que le modèle « pur et parfait » de structuration de l'appareil psychique ne constitue pas un critère de « normalité ». Ce n'est qu'une variante possible, et improbable naturellement, des processus multiples de structuration de l'appareil psychique spécifique d'Homo Sapiens. On peut même faire l'hypothèse à partir de ce constat et de cet état de fait que la modalité de survie, qui découle de cette organisation psychique inaboutie, est seulement une condition sine qua non de la pérennité de l'espèce parce qu'elle détermine son invasivité irrépressible et destructrice. D'ailleurs la nature, ou les processus évolutifs, font bien les choses puisque la structure culturelle de l'organisation sociale, l'institution sociale au sens ethnologique Lévi straussien, est fomentée « naturellement » pour intégrer cette majorité

d'individus qui n'accède pas à cette exception de structuration psychique terminale. Cela permet à l'aptitude génétiquement programmée à la grégarité de s'actualiser pour chacun dans la réalité sociale que la culture génère. Sans cette organisation culturelle « inconsciente » il n'y aurait pas possibilité de collectif tant il y a hétérogénéité d'organisation psychique entre les individus. Donc la culture génère les modalités d'intégration de chacun, quelle que soit sa structuration psychique, dans cette réalité sociale. Car comme vous le savez la culture a pour fonction de fabriquer du semblable.

Tout cela pour faire entendre que la distinction entre « normal » et « pathologique », du point de vue de la psychanalyse structurale, est sensiblement différente de celle habituellement admise par la médecine ou la psychiatrie. Et explique pourquoi la guérison si elle ne concerne que ce modèle d'organisation psychique terminale « pur et parfait », qui advient aléatoirement (épigénétiquement) naturellement ou à la fin d'une psychanalyse structurale, n'est en rien une fin dernière, ni même un idéal qu'il faudrait promouvoir. Cela tord le cou au prosélytisme et à la prophylaxie, ce qui déjà encadre ce que pourrait être la psychanalyse en extension. Bon nombre de psychanalyses engagées, qui étaient des adresses véritables, s'arrêtent avant l'advenue de cette issue théorique, et ce sans qu'il y ait pour autant de « raisons » techniques (de fautes) dans la conduite de la cure ou de causes exogènes, repérables. Ce que l'on constate en disant que la guérison n'est pas obligatoire et ce qu'on peut dire quand il y a interruption de la cure, c'est que tout se passerait comme si une modalité de survie qui semble

acceptable et suffisante ce serait constituée dans la cure. Et pourquoi pas ?

Au point que l'on pourrait se demander s'il n'y aurait pas chez Homo Sapiens une néoténie inscrite génétiquement, dont procéderait la structuration de l'appareil psychique, comme il y a une néoténie de l'organisation organique en regard de celle de nos cousins les grands anthropoïdes (cf. *Le singe nu*)¹. Bien sûr on ne peut pas parler de véritable néoténie psychique « génétiquement déterminée », puisque certains Homo Sapiens accèdent à ce qu'on présente comme une structuration terminale aboutie de l'appareil psychique. Comme si la possibilité génétique d'aboutir à la structuration terminale de l'appareil psychique dépendait de conditions épigénétiques endogènes. On peut parler de néoténie organique chez Homo sapiens parce que tous les membres de l'espèce d'Homo sapiens (et sans doute de toutes les espèces « Homo ») n'atteignent pas le stade adulte que l'on constate chez les grands anthropoïdes. Si on s'en tient effectivement à la définition simple que la néoténie consiste à ce qu'un organisme qui n'atteint pas ce que l'on convient d'appeler « stade adulte » est tout de même en possibilité de se reproduire. Pour qu'il y eut véritablement néoténie psychique, il faudrait que cet état de structuration psychique inaboutie (au regard de la théorie psychanalytique structurale) soit universel chez Homo Sapiens. Ce n'est pas le cas puisque certains individus atteignent naturellement cet état

¹*Le Singe Nu* Desmond Morris

de structuration psychique dite « terminale ». C'est dire que la potentialité de cette structuration « terminale » est inscrite génétiquement chez Homo Sapiens, mais que son actualisation ne relève pas d'une nécessité absolue. Elle dépend de facteurs épigénétiques endogènes et exogènes. La référence à la néoténie quand il s'agit de l'appareil psychique est donc analogique. Elle permet d'affirmer qu'il n'est pas nécessaire que cet aboutissement advienne pour qu'un individu s'adapte et s'intègre dans le collectif. Il est néanmoins adulte.

Ces dernières remarques peuvent induire une réflexion plus radicale. Cela revient à considérer que ce que je viens de définir comme « guérison », bien que sa définition soit circonscrite au seul cadre de la cure structurale et à son issue, c'est-à-dire la bonne fin de la structuration et de la dynamique de l'appareil psychique, ne serait en aucun cas « terminal » au sens habituel du terme. C'est-à-dire d'un point de vue téléonomique, comme un état de structuration psychique potentiellement accessible à tous, pour peu qu'on prenne les moyens, voir qu'on en ait la volonté consciente ! Comme s'il y avait un continuum linéaire qui commence avec l'épreuve de subjectivisation et se clôture par cet état terminal. Rien n'est moins sûr. Car la structuration de l'appareil psychique obéit à des processus stochastiques, comme tous processus qui régissent le vivant et son évolution, y compris dans les structurations moléculaires¹. Et si on voulait pousser à son extrême l'hypothèse épigénétique stochastique, on

¹ *L'Ontophylogénèse* J-J Kupiec ; éd. Quæ

pourrait soutenir que bien qu'il y ait une possibilité « génétique » à cette configuration terminale, le caractère stochastique de son actualisation la rend improbable. Et du point de vue de la perduration de l'espèce pas forcément souhaitable puisqu'aussi bien la structuration de la réalité sociale culturelle d'Homo Sapiens s'est constituée pour faire consister collectivement cette majorité d'individus dont l'appareil psychique n'est pas structuré sur ce mode « guérison ». Cette structuration « culturelle » de la réalité permet l'agrégation de tous ceux dont l'appareil psychique s'est structuré sur le mode des dialectiques conflictuelles prévalent dans toutes les organisations mosaïques prémodernes. Ce n'est pas pour autant que ceux dont la présence au monde est déterminée par cette configuration psychique particulière en sont exclus. Encore que cela puisse venir à l'esprit puisqu'au « Sujet il n'y a ni autre ni semblable ». Et même, j'essaierai de m'en expliquer, ils y ont une présence nécessaire. C'est une position strictement darwiniste. J'y reviendrai plus précisément quand je traiterai de l'humanisme et de la misanthropie du psychanalyste.

DE L'ADAPTATION

Outre le fait de porter un coup fatal à l'idéalisation à la fois à la normalité et à la guérison, cela permet aussi de préciser que la psychanalyse structurale n'est pas adaptative au sens où le sens commun le laisse entendre. La cure psychanalytique structurale n'a pas pour but de permettre l'adaptation aux modèles idéologiques ou mythologiques en cours dans notre société. Modèles idéologiques et mythologiques qui régissent le travail,

la famille, la sexualité, l'organisation sociale, la production des services et des biens ou la politique. Rendre conforme, donc exclure, n'est pas à l'armature de la psychanalyse structurale. En d'autres termes, la psychanalyse structurale ne participe en rien à ce « *surveiller et punir* » dont Michel Foucault soutient qu'il serait l'objectif réel de la psychiatrie, mais aussi, par extension, de la psychanalyse freudienne. Peut-être pas lacanienne. Ce qui me fait dire que Lacan ferait exception c'est son attitude après le grand carnaval de mai 1968. D'abord il a semblé intéressé par cet événement puis agacé quand son gendre et sa fille ont viré maoïstes. Il a eu alors cette formule lapidaire à Vincennes en novembre 1969 « *l'aspiration révolutionnaire, ça n'a qu'une chance d'aboutir, toujours, au discours du maître... Ce à quoi vous aspirez comme révolutionnaire, c'est à un maître. Vous l'aurez* ». Je le disais autrement, d'un point de vue ethnologique. Un carnaval c'est fait pour assimiler et se soumettre aux valeurs dominantes que l'on transgresse, ou qu'on nie, dans cet événement collectif. La gauche, à tout le moins, s'est convertie au capitalisme. Ce qui au fond, n'était pas trop grave. Il faut bien un système de production. Mais ce qui est plus préoccupant c'est qu'on a assisté là au triomphe de l'individualisme moïque inauguré au siècle des lumières sous les auspices des philosophes du XVIIIème Siècle. Et de l'hédonisme, avec l'idéalisation du plaisir réduit aux plaisirs d'organes. Dont, d'une certaine manière, Freud anticipe, avec son histoire fatale de libido et de pulsions, l'avènement. Au détriment de ce qui fait l'humanité subjective de l'homme. En tout cas l'occulte durablement. Ce contre quoi Deleuze et Guattari s'étaient insurgés en leur temps avec l'Anti Œdipe

d'une part et la schizoanalyse d'autre part. Avec cette histoire de schizoanalyse ils avaient sans doute perçu, mais aussi de manière politique et idéologique, la fonction la stochastique subjective et son essentialité dans le fonctionnement de l'appareil psychique et sa reprogrammation permanente. Ce qui ne m'empêche pas de soutenir, par ailleurs, que l'appareil psychique est fondamentalement un système adaptatif qui permet l'intégration au monde (environnemental) en général (voir sa maîtrise) et aux fondamentaux culturels et organisationnels de n'importe quelle société ou civilisation. **Un système adaptatif générique et universel qui permet l'appartenance à toutes les configurations culturelles sociales et à tous les milieux physiques. Une capacité adaptative vide de sens et strictement fonctionnelle. C'est-à-dire une intentionnalité téléonomique. Capacité adaptative qui permet à quiconque qui l'a acquise d'accéder au « sens » en cours dans son collectif d'appartenance sans y croire ni, partant, l'idéaliser.** Cette position permet d'y inscrire ses envies moïques particulières sur le mode du divertissement. Mais pas seulement les envies moïques.

Il convient donc de noter que le terme de guérison a une acception circonscrite à la psychanalyse structurale et n'est absolument pas un état « normal » ni « idéal » de l'appareil psychique, mais seulement le résultat de la cure quand elle arrive, aléatoirement, à bonne fin. Dans cette perspective si on origine le début de la cure à l'éprouvé insupportable de la carence ou de la faillite de la subjectivisation, qui se manifeste par l'éprouvé d'une détresse du vivre qui détermine des fixations

répétitives, la dite guérison se résout au constat que l'instance subjective s'est restaurée et que les instances substitutives ont disparu pour permettre l'instauration du Moi et son entrée en dynamique avec l'instance subjective. Autant dire que la guérison est un concept qui n'a de valeur qu'au regard de la théorie et de la clinique psychanalytique structurale. Ce n'est qu'une manière de définir opératoirement ce qui signe la fin de la cure. Si on voulait simplifier, on pourrait dire que ce qui s'instaure avec cette guérison, c'est ce qui advient normalement pour une minorité de personnes à l'issue d'une structuration naturelle de l'appareil psychique après une quinzaine d'années de maturation psychique banale. Pendant toutes ces années, la structuration de l'appareil psychique s'opère par phases, d'une manière non linéaire, où sont sélectionnées les modalités et les instances dont elles se constituent. Reste que le déclenchement d'une phase à l'autre occasionne généralement (mais pas toujours) une symptomatique pseudo pathologique, parfois paroxystique, non dépourvue d'éprouvé d'angoisse.

Force est de constater que si cela aboutit à une structuration terminale naturelle, cette occurrence ne génère jamais de vocation à acter la psychanalyse. Les personnes auxquelles échoit cette structuration particulière n'ont pas plus envie de devenir psychanalystes que ceux qui bénéficient d'une guérison « banale ». Il est donc indéniable que pour qu'il y ait du psychanalyste il faut qu'il y ait un psychanalyste et de surcroît une « guérison », mais qui se différencie de la guérison dite banale. Disons qu'elle s'avère « singulière ».

Avant de s'engager plus avant dans l'explication de ce qui fait la singularité de la guérison qui détermine l'injonction à psychanalyser, il me paraît nécessaire d'en dire plus sur ce qui fait la désaffection vis-à-vis de la psychanalyse de ceux qui bénéficient d'une structuration terminale naturelle ou d'une guérison banale grâce à leur cure. Pour les premiers, puisqu'acquise « naturellement », ils ne se préoccupent jamais de pourquoi leur appareil psychique a atteint cette configuration terminale. C'est le cadet de leurs soucis. Cela ne fait aucune interrogation. Au mieux, ils peuvent faire montre d'un intérêt, lointain ou proche, pour la psychanalyse. Un intérêt intellectuel. Pour les autres, les ex-psychanalysants, l'effet de la guérison fait qu'ils bénéficient de ce que les psychanalystes archéo freudiens nomment « l'amnésie infantile ». Ils oublient du coup les tribulations de leur survie antérieure et les affres endurés au cours de leur psychanalyse. Cette amnésie les inscrit dans le toujours présent maintenant subjectif sans persécution ni du passé ni du futur. C'est un acquis de la classe ouvrière des psychanalysants. En cela ils rejoignent la minorité de ceux qui, ayant cette structuration naturellement, n'ont eu besoin de personne pour y accéder: ils n'en attribuent le mérite à personne, pas même à eux. Aussi, à ce moment de conclure la cure, il en est de même pour les ex-psychanalysants; ils minimisent totalement l'efficacité du psychanalyste. Au mieux pourraient-ils reconnaître qu'il a été un agent contingent (ou un agent mineur) dont il est urgent d'oublier la contribution. D'autant qu'il a payé pour. Il est donc, dans nos sociétés, quitte. Me revient une maxime de La Rochefoucauld « *je ne puis accepter la pensée d'être libéré par un*

autre que moi-même », ce qui, au-delà d'une interprétation fallacieuse où on en appellerait uniquement à une tendance narcissique, n'est pas faux. Comme si, implicitement, ils attribuaient cet effet à la seule auto-organisation. Ce qui faisait dire à Lacan que le psychanalyste, à cet instant, était réduit à l'état de « déchet ». C'est très exagéré et, à tout le moins, inexact. On peut même soupçonner dans cette locution un soupçon d'idéalisation négative (il vaut sans doute mieux être un déchet que rien...) ou de dépit! Ce qui est indéniable c'est que ce faisant, on occulte que la présence subjective du psychanalyste et accessoirement son acte, c'est ce qui a permis à l'auto-organisation de se réenclencher et de restructurer l'appareil psychique. Décidément, il n'y a aucune ingratitude vis-à-vis du psychanalyste ni a fortiori réduction à l'état d'un déchet que l'on rejette. Il y a la manifestation d'une indifférence subjective à son égard. Ce qui est la moindre des choses sinon, comment pourrait-on parler de guérison !

À l'évidence, cet oubli de la cure psychanalytique et du psychanalyste n'advient pas chez ceux qui, irrésistiblement, sont pris d'une intention de psychanalyser. Intentionnalité qui s'actualise comme une injonction péremptoire irrationnelle, parfois déplaisante, dont il est impossible de se déprendre. C'est à cet instant que s'engage à proprement parler la phase didactique de la psychanalyse. Elle s'articule sur les points saillants éprouvés et ressentis dans la cure. Il n'y a donc pas oubli. Bien sûr toutes les psychanalyses sont « didactiques » dans le sens où il faut que le psychanalysant « connaissent » au moins temporairement, comment leur appareil psychique est structuré

et fonctionne à toutes les phases de la cure; à défaut la guérison serait impossible. **Mais cette connaissance ponctuelle ne s'assimilera pas.** Elle aussi sombrera dans l'oubli une fois l'effet acquis. La phase didactique du futur psychanalyste est dédiée à cette « assimilation » de la théorie et de la clinique psychanalytique. Comme les psychanalystes n'ont qu'une vague idée de ce qui permet le passage du divan au fauteuil, il est d'usage de réserver cette phase d'assimilation aux prétendus contrôleurs! Alors qu'elle fait partie intégrante de la cure de celui qui se dédie à psychanalyser. La légitimité des contrôleurs est donc fondée sur une carence théorique majeure. Carence théorique qui se masque en appelant au « désir du psychanalyste ». Car si on définit le « désir » comme motivé par un objet, fut-il petit « a », alors on ne peut comprendre ce qui se joue dans le passage du divan au fauteuil. En effet, l'intentionnalité de psychanalyser n'est pas objectale. Elle ne se résout pas à acquérir un savoir théorique et pratique, ce que suggère la pratique du contrôle, Mais à l'assimiler. Il s'agit d'assimiler une connaissance pour l'actualiser. Les contrôleurs, dans cette perspective, sont des enseignants et des censeurs. Ce que n'est pas le psychanalyste.

DE LA SINGULARITÉ DYNAMIQUE DE L'APPAREIL PSYCHIQUE DU PSYCHANALYSTE

Il faut donc admettre qu'antérieurement à ce que l'on convient de nommer « auto autorisation », dont se légitime le psychanalyste après Lacan, il y a un phénomène psychique spécifique qui détermine et génère cette auto autorisation. Un

phénomène qui se situe antérieurement à l'injonction qui soutend l'auto autorisation à psychanalyser. Auto autorisation, d'abord auto centrée (la prise de conscience de l'intentionnalité « de psychanalyser ») qui s'adressera, plus tard et à un moment donné, au collectif. Nécessité pour que soit « légalisée » dans la réalité sociale la légitimité de cette auto-autorisation. Manière de confirmer que la cure psychanalytique est une pratique sociale et non pas extra territoriale. Et que, de plus, le psychanalyste a une fonction essentielle dans la structuration et le fonctionnement du collectif. Mais dans un premier temps cette auto-autorisation s'adresse de soi à soi, en présence du psychanalyste, en fin de cure. Autorisation qui s'actualise ensuite de manière prématurée et quasi clandestine (hors reconnaissance sociale, mais sous l'égide du psychanalyste), puis s'affirme dans le collectif. Cette affirmation dans le collectif signe le passage véritable du divan au fauteuil... bien que pour autant cela ne scande pas forcément la toute fin de la cure. Il y a donc d'abord anticipation parce que n'est pas advenu consciemment la fonction que tient le psychanalyste dans le collectif. Et que, partant, l'impétrant ne peut l'assumer en toute connaissance de cause. Dans le meilleur des cas il y sacrifie implicitement, à son corps défendant. Reste donc à déterminer, et à articuler théoriquement, quel phénomène psychique génère d'abord cette injonction à psychanalyser, puis l'auto autorisation qu'elle induit, enfin l'affirmation dans le collectif.

Jusqu'à présent on faisait comme si à l'issue de ce voyage immobile, inscrit dans la durée et non pas dans la chronologie du temps qui passe, le moment de conclure la cure consistait

dans ce passage irréversible et assumé du survivre au vivre. Passage qui permet d'accéder moiïquement à son collectif d'appartenance et d'y inscrire enfin ses envies singulières. C'est dire qu'antécédemment à toute auto autorisation à psychanalyser, il y a autorisation au Vivre en toute autonomie psychique. C'est dire hors soumission et idéalisation puisqu'aussi bien l'autonomie psychique est alors assurée par la configuration subjectivo-moiïque et sa dynamique coopérative particulière. Aussi, quand j'évoque cette indépendance vis-à-vis des impératifs sociaux, il faut simplement entendre qu'on s'y présente sans recours ni aucune base arrière qu'un autre, ou qu'un mécanisme psychologique plus ou moins défensif ou pathologique, représenterait. Comme si apparaissait à cet instant un éprouvé que l'on repère habituellement sous la notion psychologique de « confiance en soi ». Cette confiance en soi se manifeste d'ailleurs dans la langue commune par le truchement de cette locution, assez répandue et commune, par laquelle on commence bon nombre de nos phrases quand il s'agit d'opposer ou de proposer un point de vue ou une conviction : « *Moi, je...* » Il ne faudrait pas réduire cette expression à la seule manifestation égotique d'une infatuation. Elle peut l'être bien entendu ! Mais pas essentiellement. On peut aussi y percevoir l'expression « préconsciente » au sens freudien du terme (je vous rappelle cette conception du préconscient comme ce qui est déjà dans l'énoncé de la langue, mais n'est pas encore conscient) d'un éprouvé de cette dualité structurale Sujet/Moi. Et qu'il y aurait dans la dynamique de ces deux instances une autorisation qui permet l'expression et l'actualisation d'une singularité possible dans le concert de nos

semblables. Si on s'en tient à la formule telle qu'elle s'énonce, à sa formalisation dans la langue, on constate une inversion de prévalence par rapport à la dynamique métapsychologique attendue. Tout se passerait comme, si on s'en tient à la littéralité expressive de cette locution, le Moi permettrait alors l'affirmation subjective. Or, en théorie, le Moi ne peut s'affirmer dans le collectif, pour autant qu'il bénéficie de l'infrastructure subjective de l'éprouvé d'Ex-Sister. Bien sûr, on sait que le « Je », dans cette occurrence, est sujet de l'énoncé et non pas Sujet de l'énonciation, c'est-à-dire de l'inconscient. Il permet d'affirmer moïquement la singularité que l'on veut exprimer. Ce qu'il faut donc entendre dans ce redoublement, qui apparaît en première approximation comme une redondance moïque, c'est que cette énonciation affirme implicitement le péremptoire subjectif. C'est-à-dire que ce qui est dit n'a pas d'autre recours que la permanence subjective d'Ex-Sister. Elle atteste donc, sans en avoir conscience, que cette opinion ou cette pensée ne s'autorise que de l'Ex-Sistence subjective. De fait cette démonstration n'est valable que si l'intentionnalité de l'expression de « sa pensée réflexive » ou de « son opinion » est, je dirais, intransitive. C'est-à-dire qu'il n'y aurait nulle intention de s'opposer, de convaincre, de subjuguier ou de séduire. Elle s'affirme à soi-même. C'est la vertu de cette apparente tautologie. Pour le dire de manière métaphorique, tout se passerait comme si, le Moi, était le ventriloque de l'instance subjective. « *Je n'est pas un autre (Moi)* », comme dit le poète, mais une autre instance. « Je » subjectif, dans cette locution, est présent en absence. Et le caractère péremptoire de cette locution affirmative : « *Moi, je pense ou je crois que ...* »

tient de l'enkystement de cette présence subjective toujours présente maintenant dans la langue. Elle fait apparaître, en la masquant, l'énonciation.

D'une certaine manière cette locution n'est que la forme familière, populaire, et guère différente du cogito cartésien qui tente de fonder « l'être » à partir de la pensée réflexive; c'est-à-dire moiïque. Ce fondement déductif s'énonce en latin sous les espèces de l'expression « *cogito ergo sum* », « *je pense donc je suis* ». Ce qui en première approximation pourrait faire croire qu'il y a convergence entre ce que je soutiens et ce que Descartes croit fonder. Cette convergence pourrait découler du fait de l'ambigüité de signification que l'on peut attribuer au « je pense ». Dans l'esprit de Descartes ce « je pense » renvoie à ce qu'il en est de la pensée reflexivo moiïque. Celle qui énonce clairement, c'est-à-dire rationnellement, ce que « l'esprit » conçoit. « *Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement, et les mots pour le dire viennent aisément...* » disait Boileau. Il ne s'agit pas du « Penser subjectif » que je suppose au registre inconscient. Donc, l'apparence de convergence est trompeuse. Ce qui fonderait « l'être de l'homme » ou tout au moins ce qui permettrait de subsumer qu'il y a de l'être chez l'homme, c'est le fait que le Moi pense. C'est-à-dire sa capacité à réfléchir rationnellement. De fait il s'agit d'une double divergence par rapport à ma position structurale. D'abord parce que l'être, la problématique de l'être, n'est pas inscrit à l'armature des présupposés de la psychanalyse structurale. Seulement celui de l'éprouvé phonologique d'Ex-sister. Ensuite parce que le fait de réfléchir, de penser réflexivement n'est absolument pas la preuve

de l'Ex-sistence. Comme dans la locution familière, « *moi, je pense...* », il y a une inversion, où l'effet de la pensée réflexive n'est possible que du fait qu'il y a préalablement de l'Ex-Sistence. Au mieux, on peut considérer que cette formule a la même fonction que celle, triviale, que tout un chacun emploie à l'envi quand il s'agit de s'affirmer moïquement de manière péremptoire. Cette faiblesse probatoire a quand même la vertu de faire apparaître en creux l'éprouvé d'Ex-sister nécessaire à l'affirmation dans le collectif. Descartes, commentait un chercheur, ignorait l'existence de deux instances psychiques. Chez lui dieu se substitue, nécessairement à l'instance subjective. Ou pour le dire autrement, il y a un sujet de l'énonciation psychique (et non pas celle du linguiste) et un sujet (moïque) de l'énoncé linguistique. Pour lui, il y a confusion de ces deux types de sujets au profit facial du sujet de l'énoncé.

DE LA DESTITUTION DU NARCISSISME PRIMAIRE

Si cette hypothèse a quelque pertinence, en tout cas elle découle d'une véritable articulation théorique, cela permettrait d'apporter une autre formulation à la problématique du narcissisme primaire telle qu'elle apparaît chez Freud en 1915. Bien entendu, cette problématique est centrale. En tout cas elle tente de poser une véritable conception de ce qui fait la consistance du Moi. De quoi le Moi est-il le nom ? Freud émet l'hypothèse que pour s'affirmer psychiquement, le Moi doit être investi d'un quantum de libido originellement libre. Pas toute, mais une partie. Libre parce qu'à cette époque la libido, concept limite d'avec le biologique, n'est pas encore l'apanage du Ça.

Elle est d'essence neuro biologique. Il faudra attendre 1920, et *au-delà du principe de plaisir* et les textes suivants, pour que le Ça et la libido soient quasiment identiques. Le Ça, à un certain moment de la mythologie de Freud, apparaît comme le réservoir des pulsions. Freud fait l'hypothèse que la libido (énergie quasi biologique) se fixe sur le Moi et lui donne une consistance grâce à la consistance que la pulsion lui confère. Autant dire que le Moi est pour ainsi dire le premier « objet » sur lequel la libido porte son intérêt ! Et, de ce fait, lui apporte une sorte de confiance suffisante pour s'affirmer à l'extérieur, dans la réalité sociale. Toutes les autres relations d'objets seront construites sur ce modèle du Narcissisme primaire. Autant dire originaire. Cette histoire de Narcissisme primaire connote, chez Freud, quoiqu'on en veuille, une manière d'amour de soi qui serait garant d'une certaine assurance dans le collectif. On n'est pas loin de ce qu'élabore de son côté la religion chrétienne qui fait obligation d'aimer son prochain (l'autre) comme soi-même. Il n'y aurait alors qu'une question de degré entre l'amour de soi infatué, et donc pathologique, et l'amour de soi adaptatif. La confiance en soi, dit-on, qui permet l'affirmation dans le collectif, mais aussi de créer du lien avec du semblable. Et cet amour de soi quand il n'est pas pathologique permettrait d'exprimer ses pensées réflexives sans peur et sans agressivité et d'agir en toute indépendance. C'est assez joli cette mythologie. Mais cela ne dépasse pas la banalité d'une psychologie ordinaire. Dans les termes qui sont les miens, cette élaboration freudienne apparaît comme une méconnaissance, ou une dénégation, de l'instance subjective nécessaire à la présence au monde. Mais qu'il ignore cette fonction subjective dans la guérison normale

n'est pas véritablement dommageable. Pourvu qu'elle apparaisse, par exemple, dans la langue sous les espèces de ce Moi/Je. Ce qui explique pourquoi pour y renoncer la majorité des psychanalysants, même s'ils accèdent à la guérison, se désintéressent totalement de ce qui s'est passé dans leur cure, de leur psychanalyste et de la psychanalyse en général. Leur cure, quelle que soit sa durée, se présente comme une parenthèse, ou une péripétie, oubliable. Que leur instance subjective fasse « inconsciemment » son office de vectorisation stochastique du processus moïque est le cadet de leurs préoccupations. Et à bon droit. Même si cette instance permet, comme on vient de le voir, l'affirmation pseudo péremptoire (c'est le Sujet qui est péremptoire) du Moi dans le collectif. Même si elle permet d'actualiser les envies sans risque de répétition pathologique parce qu'elle introduit, par son fonctionnement stochastique, non pas le doute fut il celui que Descartes préconise dans la recherche scientifique, mais l'innovation et la transformation qui permet d'en renouveler l'attrait. Cette dynamique subjectivo-moïque quoique efficiente est « naturelle », non réflexive, et à la fois automatique et permanente. Pour la majorité de ceux qui guérissent, cet accès naturel au vivre est nécessaire et suffisant.

« Mon Dieu, mon dieu, la vie est là

Simple et tranquille.

Cette paisible rumeur-là

Vient de la ville. »¹

Comme le poète Paul Verlaine. Bien sûr cette évocation est une idéalisation. Dans la vraie vie, cela ne se passe pas comme ça, même pour ceux qui accèdent à la guérison. Enfin, disons que l'adaptation est plus simple et dénuée d'angoisse ou de souffrance. Mais ni les ennuis ni les désagréments ne disparaissent ! Ils demeurent et se présentent alors comme de simples problématiques à résoudre et à surmonter dans l'ordre du divertissement adaptatif.

DU DESTIN PSYCHIQUE ÉTRANGE DU PSYCHANALYSTE

Jusqu'à présent rien ne différenciait, théoriquement, la fin d'une psychanalyse de ceux qui oublient tout de leur psychanalyse et ceux qui s'autorisent à psychanalyser. Las, tout porte à penser que ce n'est pas cet oubli qui advient pour ceux qui vont se trouver dans l'obligation de psychanalyser. Car la fin de psychanalyse que je viens de décrire à la fois phénoménologiquement et théoriquement, n'est pas le seul modèle de sortie de cure. Disons qu'il s'agit d'une modélisation « pure et parfaite » d'une guérison naturelle quand elle est ordinaire; c'est-à-dire: banale. C'est sans doute ce que tout un

¹ Paul Verlaine, *Le ciel est, par-dessus...*

chacun qui entre en psychanalyse imagine. Un tableau idyllique que l'on peut allégoriser en citant du Bellay :

« *Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,*

Ou comme cestuy-là qui conquit la toison,

Et puis est retourné, plein d'usage et raison

Vivre entre ses parents le reste de son âge »¹

À noter tout de même qu'à l'instar du voyage immobile psychanalytique celui d'Ulysse, comme celui de Jason et des argonautes, n'a pas été de tout repos. Car, de fait, celui des psychanalysants ne l'a guère été non plus. Ce qui explique peut-être le sursaut d'abord d'idéalisation puis de déception qui prend ensuite certains qui viennent d'en finir avec les péripéties innombrables, terrifiantes, angoissantes ou douloureuses qui l'ont émaillé. On tente de les oublier à jamais et de magnifier l'issue quand pointe la guérison. Cela fonctionne pour ceux qui bénéficient d'une guérison ordinaire. Encore qu'il ne soit pas toujours simple d'accéder à cette issue. C'est-à-dire au Vivre simple et tranquille. Certains psychanalysants en retardent l'advenue. Pour toujours filer la métamorphose de l'Odyssee, Godard dans le *Mépris* a une thèse qui corrobore cette difficulté d'en sortir. Il émet l'hypothèse que si Ulysse tarde à rentrer en

¹ Joachim Du Bellay, *Les Regrets*

Ithaque, c'est parce qu'il ne souhaite pas vraiment retrouver Pénélope. Et j'ajouterais que s'il ne souhaite pas retrouver son épouse c'est qu'il entretient, d'une certaine manière, la nostalgie des fureurs de la guerre et de la survie. Les péripéties dramatiques de son Odyssée en attestent. Les affres de la survie, et l'excitation qu'elles prodiguent ont un attrait certain comme on sait. Il est bien difficile quand on y a goûté de s'en passer! L'appareil neuro cérébral a du mal à se passer de cette exacerbation. Et l'équanimité semble si ennuyeuse!

En tout état de cause ce n'est pas ce qui attend ceux qui auront l'obligation de psychanalyser. Pour eux la guérison ne consistera pas simplement à passer de la Survie au Vivre. C'est une première déconvenue, comme si à ce moment de conclure, entrevoir cette éventualité du Vivre s'avérait peu ou pas enviable. Non enviable au sens où justement, quoique l'accès soit possible, aucune envie « vitale », c'est-à-dire prégnante, n'advenait. Ce désintérêt, qui n'était pas véritablement anticipé, et sa prise de conscience, n'est pas simple à considérer. Il en découle, au mieux, une certaine perplexité. Au point que dans cette conjoncture il arrive à certains de douter de la réalité de la guérison ou même de la possibilité d'une guérison. Pourtant, l'expérience montre, dans divers secteurs de leur vie, que la structuration subjectivo-moiïque est advenue. En particulier cela s'avère quand des cures sont entreprises par la personne qui s'autorise, en catimini, psychanalyste. Il y a dans les cures entreprises une sorte d'intimité, qui n'est pas sans évoquer ce que je nomme « affinité élective » duelle entre le néo psychanalyste et son psychanalysant. À ceci près que dans cette

conjoncture électorale celui-ci a assimilé le caractère asymétrique de cette rencontre. Il tient la position subjective. Mais comme « intime ». Cela est l'indice que la structuration subjectivo-moiïque s'est opérée. Mais si cette structure est en place, elle ne peut pas encore s'actualiser dans la réalité sociale. L'auto-autorisation n'est pas générale. Et s'il s'autorise à cet instant à psychanalyser c'est de manière anticipée et prématurée. Prématurée dans le sens où d'une part leur rapport à la théorie et à la technique psychanalytique n'est pas totalement assimilé et d'autre part, et conséquemment, ils ne peuvent encore affirmer leur position dans le collectif. Ils s'y adonnent en contrebande ou clandestinement. Avec l'assentiment de leur psychanalyste. Malgré cela, il n'est pas rare que certains de ces psychanalysants, à cause de ce désintérêt pour les envies objectales, à ce point de leur cure, éprouvent comme un vide d'envies psychiques incongru. Étrange même : Acter la psychanalyse n'est pas comblant! Quelle déconvenue!

D'autant que dans le même temps, on assiste parfois à une recrudescence spectaculaire des symptômes que l'on croyait définitivement liquidés. Comment Vivre quand les envies défont et que les symptômes anciens flambent? Cette occurrence fait alors croire que d'être privée de cette guérison normale et banale est une condamnation à être exclue définitivement du Vivre. Donc du collectif. Ce qui entraîne une nouvelle forme d'inquiétude psychique. Cela peut déclencher une certaine révolte ou bien plutôt un ressentiment voire du désespoir. Cela arrive aussi en fin de psychanalyse chez certains artistes. C'est une sorte de stupeur qu'il ne faut pas confondre

avec le retour de l'insatisfaction hystérique. Pourtant reste la conviction que la guérison est là paradoxalement, quoiqu'elle ne se présente pas comme elle était attendue. Si on voulait recourir à une analogie métaphorico mythologique, on pourrait dire qu'à cet instant le psychanalysant en passe de s'autoriser psychanalyste est dans la position de Moïse, après la traversée du désert et toutes les vicissitudes subies, quand le peuple d'Israël entre en Canaan et que lui, par une injonction divine, n'y a pas droit. C'est Josué qui mènera le peuple d'Israël à la conquête de Canaan et de ses richesses: la Terre promise. Terre promise idéalisée du Vivre interdite au psychanalyste ! On pourrait aussi évoquer que cette difficulté à s'autoriser psychanalyste serait du même ordre que ce qui advient dans la dernière phase de la cure qui aboutit à une guérison normale; juste avant que le psychanalysant se trouve guéri. À savoir que la dynamique subjectivo Moïque s'est enclenchée, mais que cette dynamique si elle opère dans le cadre de la cure, ne peut advenir dans la réalité sociale. Ce qu'on repère sous forme de **peur de Vivre, pour la différencier d'avec l'angoisse qui a pour fonction de masquer la Détresse du Vivre.**

Pourtant cet éprouvé incongru de vide n'est pas une répétition du symptôme d'insatisfaction hystérique. Car comme vous le savez le symptôme hystérique d'insatisfaction exprime, au travers de la problématique d'un manque d'objet comblant, le manque d'éprouvé subjectif d'Ex-sistence. Il est la métaphore de ce manque à Ex-sister. Or ce qui se joue à ce moment n'est absolument pas de ce registre quoique cela y ressemble phénoménologiquement. De fait, ce qui se présente à cet instant

c'est le positif de la problématique de l'hystérie. Il n'y a plus la quête interminable d'un objet comblant toujours manquant, mais le désintérêt radical ou partiel, passager ou définitif, pour toutes « envies objectales ». Il y a destitution tout à la fois de l'envie et de l'objet. Ce qui n'est pas rien, car ce désintérêt semble constituer si ce n'est un vide abyssal du moins contribue à désorienter. Drôle de guérison me direz-vous. De fait il ne s'agit pas encore de guérison, mais des prémisses de celles-ci. La structure est en place, mais elle ne peut s'actualiser. Et elle ne s'actualisera pas comme dans la guérison normale.

Ce remaniement a un effet tout à fait spectaculaire. Certains, paradoxalement, dans cet instant particulier s'avouent même avec effroi n'avoir aucune attirance pour nos congénères qui devraient être leurs semblables. Ce n'est pas aussi paradoxal que cela le laisse paraître. Ce dont il s'agit là, c'est que, sans en avoir conscience ils expérimentent ce qu'il en est de la position subjective dans la réalité sociale. À savoir qu'au Sujet nul autre ni semblable. Une sorte de révélation transitoire (ou pas) que la relation objectale à l'autre n'est absolument pas primordiale. Cette prise de conscience peut s'avérer violente. Il ne s'agit ni d'égoïsme ni d'infatuation, mais l'expérience de ce que je viens de théoriser sur la fonction subjective comme ancrage et pivot de toute réalité psychique possible. En lieu et place de la faribole du narcissisme « originaire » freudien. Pour le dire en terme psychologique ordinaire, il y a comme destitution des repères habituels des relations entre les personnes et en particulier de ce qui est repéré comme affect « d'amour » de l'autre considéré comme quintessence du lien humain. Vivre sans cette capacité

d'aimance, dont nos sociétés nous en rabattent les ouïes, semble indécent. C'est un « must » impératif comme on dit maintenant. Comme si ce sentiment, et les conséquences qu'il a étaient central pour donner « sens à la vie ». Il est bien difficile d'admettre que cette idéalisation de l'amour qui, conséquemment, justifie et permet l'actualisation d'envies sexuelles, est plus nocif au Vivre que son absence. Cela caractérise la survie. Pourtant le petit poète nous met en garde : « *Il n'y a pas d'amour heureux* », mais il ajoute « *C'est notre amour à tous deux* »¹, ce qui indique que malgré tout on y tient. Un symptôme social, pourrait-on dire, dont Freud (et même Lacan d'une manière ambiguë) ont contribué à faire perdurer le mythe. Ce désintérêt pour l'amour du prochain, qui se présente parfois comme une impossibilité, est parfois vécu comme une véritable déshumanisation. Ce qui est tout à fait à l'opposé de ce qui est en train de s'opérer. C'est l'affirmation paradoxale d'accès à l'humanité subjective.

Ce que l'on peut dire, là où nous en sommes de cette élaboration théorique du passage du divan au fauteuil, c'est que l'avènement de cette dualité d'une instance subjective et d'une instance moïque ne suffit pas à caractériser ce qu'il en est de la guérison spécifique qui oblige le psychanalyste. Cette occurrence est aussi une nécessité pour qu'il y ait guérison banale. Quoiqu'on constate cliniquement qu'elle diffère véritablement. En toute logique la configuration structurale topique est commune à

¹*Il n'y a pas d'amour heureux*, Louis Aragon

ceux qui bénéficient d'une guérison banale et aux psychanalystes, aux artistes et aux mystiques. **C'est donc au niveau de la dynamique de coopération des instances qui vont s'instaurer entre elles que se joue la divergence entre la banalité de la guérison et celle qui oblige à psychanalyser.** Ce que nous entrevoyons là c'est que cette dynamique n'est pas orientée de la même façon chez le psychanalyste.

Nous l'avons vu précédemment la dynamique coopérative qui anime la dualité de ces deux instances quand advient la guérison normale ou banale s'opère, pourrait-on dire, en faveur de la fonction moïque exclusivement. Et des envies qui déclenchent leurs investissements objectaux. Dans cette perspective, la fonction subjective est alors « atone ». Ou pour employer une terminologie archéo freudienne « inconsciente ». Ou bien plutôt « pré consciente » puisque d'une certaine manière elle est inscrite dans la langue sous les espèces de l'énonciation. C'est, si on peut dire, un acquis de la classe ouvrière des psychanalysants quand ils ont guéris banalement. Cette fonction subjective « atone » ou « préconsciente » a pour fonction d'empêcher, sur le mode stochastique, la sclérose et la fixation répétitive des envies objectales. Elle permet leur transformation permanente; ce qui évite l'ennui ou permet le passage d'une envie à une autre, mu non pas comme chez l'hystérique par la déception répétitive, mais par l'intérêt toujours renouvelé. C'est pourquoi il n'y a nul besoin qu'elle s'avère explicite pour s'affirmer dans le collectif. Dans cette perspective, c'est la fonction moïque « narcissique » qui s'affirme sous la forme triviale de la « confiance en soi ».

Reste que dire que dans cette configuration le Sujet est atone est assez inexact. Il est atone durant la veille, mais il s'éveille dans le sommeil. Dans le temps du rêve stochastique, où à l'inverse de ce qui se passe dans la veille, il n'est pas seulement toujours présent maintenant passivement, mais s'active pour permettre les reprogrammations psychiques et biologiques. C'est dire que le prétendu repos somatique de la nuit est voué à l'activité subjective, de même que la veille est vouée à l'activité moïque. Cette manière de voir devrait permettre de reconsidérer les troubles du sommeil à partir de ce modèle. On peut dire qu'aussi bien la difficulté de s'endormir que son impossibilité (angoisse de s'endormir), ainsi que les réveils nocturnes ruminatoires ont à voir avec la carence subjective. Le Moi, intempestivement, s'empare de la nuit et du sommeil à contre temps.

DES ENVIES ET DE LA PASSION

L'hypothèse qui permet de comprendre cette divergence entre la guérison banale et celle du psychanalyste est qu'il y aurait renversement dans la polarité dynamique qui advient au moment de la guérison. Il y aurait inversion de cette dynamique. Ou encore que la phase terminale aurait « le choix » entre deux dynamiques de coopération subjectivo moïque pour advenir. Tout se passerait comme si la fonction subjective ne serait pas le support, l'instance recours, pour que le moi puisse s'inscrire dans le collectif et satisfaire ses envies. **C'est la fonction moïque qui serait alors le support du Sujet et lui permettrait une autre inscription dans le collectif et**

deviendrait le moteur d'un autre divertissement. Il y aurait donc deux modalités de divertissement: l'un moïque objectal et l'autre subjectif anobjectal. Le vecteur du premier serait les envies et le vecteur du second la passion. Passion qui pourrait prendre des formes différentes d'investissement : psychanalytique, artistique, mystique. Passion qui, en tout état de cause, pousse à l'Acte et non pas à l'investissement objectal. Ou pour le dire autrement, le divertissement passionnel est centré sur la production et l'actualisation de l'éprouvé d'Ex-Sistence. L'Ex-Sistence, unique objet de la passion du psychanalyste. C'est pourquoi l'intérêt pour l'Ex-Sistence ne tombe pas dans l'oubli à la fin de la cure. Il persiste et s'actualise dans la passion à faire advenir chez un autre cet éprouvé d'Ex-Sister dont on sait qu'il est manquant. Passion qui vectorise la présence singulière du psychanalyste dans le collectif. À savoir de représenter et d'actualiser la nécessité de l'instance subjective. Non pas seulement vis-à-vis de la réalité psychique d'un autre (le psychanalysant), mais aussi dans le collectif. Collectif qui, paradoxalement, dans sa structuration sous les espèces de la culture exclut la singularité subjective. Le support des modalités du vivre lui permet d'attester, de manière permanente, la nécessité du subjectif dans le collectif si on veut garantir, malgré tout, une dimension humaniste particulière. C'est la fonction déjà attestée et tenue par l'artiste ou le mystique depuis la nuit des temps. Ce qu'il est essentiel de comprendre, c'est que cette dynamique particulière inversée, le psychanalysant doit, à la fin de sa cure alors qu'il est en passe de s'autoriser psychanalyste, obligatoirement en prendre acte. C'est cela qui est problématique. C'est la responsabilité du

psychanalyste didacticien de permettre que cette prise de conscience s'opère. Ce qui nécessite d'abord un instant de voir véritable de ce qui se joue dans l'inversion de cette dynamique subjectivo topique, puis un temps pour comprendre qui permet d'en assimiler les conséquences d'une part dans la conduite des cures dont il prendra la responsabilité, d'autre part et ensuite dans la réalité sociale. C'est-à-dire dans sa manière de Vivre au quotidien. Ce temps pour comprendre, comme dans tout temps pour comprendre, s'actualise d'abord par la déconstruction des idées reçues qui pourraient s'opposer à la prise de conscience de ce phénomène d'inversion dynamique. Et donc d'en empêcher la prise de conscience. Absence de prise de conscience qui interdit la théorisation de ce qui détermine ce phénomène singulier. Théorisation dont le moment de conclure permettra l'assimilation et le passage du divan au fauteuil.

Si on voulait schématiquement caractériser les deux types de guérison, l'une normale l'autre qui se solde par le passage du divan au fauteuil, on pourrait dire que dans la guérison normale l'intentionnalité subjective est masquée, non prégnante, quoiqu'avérée, et permet à l'intentionnalité moiïque d'enclencher les processus d'investissements objectaux qui sont le propre de ce type de divertissement; alors que, dans la guérison qui affecte le psychanalyste, l'intentionnalité moiïque en tant qu'elle permet l'entrée dans le collectif est débarrassée, totalement ou pour partie, des nécessités des investissements objectaux. Elle, l'intentionnalité moiïque, permet d'intégrer le collectif et sert de support à l'intentionnalité subjective qui anime une passion sans objet qui consiste à actualiser, dans la

cure comme dans le collectif, la prégnance nécessaire de la fonction subjective. Manière de présence au monde que le psychanalyste a, donc, en commun avec l'artiste ou le mystique. Et pour le dire de manière schématique, on peut affirmer que la structuration et la dynamique particulière qui affecte l'appareil psychique du psychanalyste est semblable à celle de l'artiste, quelque soit sa discipline, mais sans art ni talent ou à celle du mystique, mais sans foi ni croyances. D'ailleurs il n'est pas rare de voir apparaître à certains moments de la cure de certaines des vellétés artistiques ou religieuses. Mais ces vellétés tiennent de l'éphémère et de l'inconsistance. Elles se tarissent aussi vite qu'elles apparaissent. Tout simplement parce que « ce n'est pas ça ». Mais « ce n'est pas ça » ne connote en aucune manière l'insatisfaction qui tient lieu de jouissance à l'hystérie. Il s'agit de l'inverse puisque ce qui fait que ces vellétés artistiques ou religieuses se délitent c'est que, justement, elles ne permettent pas la jouissance subjective spécifique à laquelle, à ce moment de la cure, on commence à aspirer. Et, ce « n'est pas ça » entérine que les vellétés artistiques ne rencontrent aucune prédisposition talentueuse et que l'aspiration imaginaire à la religiosité ne s'étaie sur aucune foi. Il ne s'agit donc pas d'une tentative ultime de trouver « un objet » qui donnerait « sens » pour pallier une absence subjective et un manque à Ex-sister. On assiste là à une tentative, certes infructueuse, pour inscrire l'inversion de la polarité subjectivo-moiïque dans une modalité de fonctionnement psychique où l'Ex-sister prime le Vivre, sans le recours à aucun artéfact ou artifice que le talent ou de la foi génèrent. Ce qui ne va pas de soi et s'éprouve, comme je l'ai déjà évoqué, comme un scandale et s'accompagne d'une

recrudescence paroxystique (pas toujours, mais parfois) de symptômes.

DE L'ÉNIGME DE LA RECRUDESCENCE SYMPTOMATIQUE EN FIN DE CURE

De fait, cette recrudescence paroxystique des symptômes s'avère anachronique au sens premier du terme. Cependant, se contenter de mettre le terme « anachronique » sur ce phénomène de recrudescence paroxystique symptomatique n'est pas suffisant. Cela consiste seulement à remarquer que dans cette phase terminale où la restructuration est advenue, elle n'a plus de raison d'être. Il convient donc de préciser pourquoi, malgré tout, elle perdure. Il faut se souvenir que les comportements symptomatiques relèvent d'un double processus mémoriel et ont pour objectif de rendre pérenne une présence au monde sur le mode de « survie ». C'est, à ce titre, des mécanismes de défense adaptatifs. Dans le temps de l'organisation névrotique, ces processus sont le bras armé permettant l'effectuation de la mythologie défensive qui est l'autre processus. Tout se passe comme si le fait de la déconstruction des mythologies qui permet à l'auto-organisation de procéder à la restructuration de l'appareil psychique anticipe la disparition des réactions comportementales symptomatiques parce que ces dernières ne ressortent pas des mêmes mécanismes mémoriels neuro-cérébraux. La disparition des mythologies pathogènes relève de la mémoire déclarative épisodico-sémantique; les symptômes proprement dits de la mémoire non déclarative procédurale. Ces

symptômes s'avèrent alors autonomisés par rapport aux mythologies qui ont été à l'origine de leur mise en place. La réapparition symptomatique s'explique justement par cette déconnexion. Il n'y a plus liaison « synchronique » entre ces deux phénomènes puisque les mythologies se sont dissoutes. La réaction symptomatique est alors un vestige aberrant. On peut faire l'hypothèse de ce qui la déclenche « automatiquement » peut être un élément isolé d'une situation qui auparavant nécessitait cette réaction pour survivre. Mais le déclenchement peut aussi avoir lieu hors toute situation auparavant motivée psychiquement. Cet élément déclencheur peut être repéré dans un autre contexte que celui d'une situation psychique critique. C'est d'ailleurs le plus souvent le cas. Il y a anachronisme symptomatique puisque ces manifestations resurgissent malgré les disparitions des mythologies. **C'est dire que du point de vue de la cure psychanalytique il n'y a « rien à comprendre ».** En d'autres termes, ce phénomène n'a ni signification ni « sens » qu'il faudrait « analyser », ou « interpréter » pour déconstruire. Seulement prendre acte et faire savoir que cette recrudescence symptomatique interpellante est une persistance délétère d'un processus mémoriel de conditionnement procédural qui n'a pas été déprogrammé. L'abstinence n'est plus de mise. Il faut opposer une indifférence, un désintérêt, qui permet le déconditionnement. C'est là que les comportementalistes n'ont pas tout à fait tort, eux qui s'ingénient à « déprogrammer les symptômes » névrotiques. Mais ils ignorent le déterminisme mémoriel « épisodico-sémantique ». Alors que les psychanalystes ignorent (et nient), quant à eux, la dimension non déclarative « procédurale » de la

réaction symptomatique. A contrario les comportementalistes ignorent la dimension « psychique » mythologique !

DU DESTIN DU VIVRE ET DES ENVIES CHEZ LE PSYCHANALYSTE

Je disais que précédemment que je considère que l'art ou le mysticisme ne ressortissent pas d'un quelconque investissement objectal. Ils ne relèvent pas d'une « envie ». Pour ce qui concerne l'art, l'artefact produit est une manière de signifier la primauté du subjectif enkysté dans un pseudo objet. Le talent ou le génie sert à cela. La foi, elle, ne s'embarrasse pas de produire un simulacre d'objet, elle exprime directement cette primauté, mais doit faire appel, d'une manière ou d'une autre, à la transcendance métaphysique pour « Penser » cette conviction improbable. **Mais ce qui est certain c'est que ces trois positions d'être au monde (le psychanalyste, l'artiste, le mystique) ressortent toutes du divertissement anobjectal radical. D'un divertissement non pas objectal, mais passionnel d'où toute envie est exclue. C'est la guérison qui échoit naturellement (malheureusement !) au psychanalyste.** Si on voulait pousser cette logique structurale à son extrême on pourrait même dire que, chez lui, il ne peut y avoir à proprement parler, de divertissements objectaux. De facto, on peut considérer que ceux-ci sont transformés en simples « distractions » qui permettent de participer aux activités ordinaires du Vivre et de s'intégrer à son collectif d'appartenance. C'est une manière d'affirmer que le seul divertissement authentique du psychanalyste est de

psychanalyser et de penser l'Acte psychanalytique. C'est en cela qu'il se rapproche du mystique. C'est-à-dire de reconduire pour un autre, en déshérence subjective, et qui lui adresse cette déshérence, l'Acte psychanalytique qui lui permettra à son tour l'accès à cette subjectivisation. C'est pourquoi je terminais mon dernier livre par cette phrase en forme d'injonction énigmatique, et qui vaut pour tout psychanalyste, en affirmant que cette configuration dynamique subjectivo /moïque inversée ne laisse d'autres issues que « *de se remettre à la tâche et mettre en œuvre ce qui a été pensé. Entre autres de psychanalyser encore et toujours* ». C'est cette singularité topico dynamique qui lui permet de répondre à la détresse du vivre de ceux qui s'adressent à lui. Avec une réelle possibilité que se reproduise pour ceux-ci ce qu'il en a été pour lui. À savoir l'émergence subjective, dont l'absence ou la défaillance, cause cette détresse du vivre. La cure, tel qu'elle est agencée, consiste d'abord pour le psychanalyste à se faire le témoin et le récipiendaire de cette carence ou de cette défaillance subjective (c'est en cela qu'on peut parler de rencontre), puis d'être l'agent de sa réémergence. On peut même le dire de manière un tantinet grandiloquente et situer cet Acte comme permettant, dans la cure, le passage de l'hominidé « animaliter », pour reprendre le concept de Nietzsche que Heidegger élabore dans « *Qu'appelle-t-on Penser ?* », à la spécificité d'humain. Spécificité qui tient essentiellement à l'émergence du registre subjectif inconscient d'où s'origine la structuration auto organisée de l'appareil psychique. Et pour que ce passage se produise quand il y a fixation pathologique telle que je l'ai défini, il faut qu'il y ait du psychanalyste en position radicalement subjective. C'est une

condition nécessaire. Mais il faut admettre que quoique toute personne qui s'adresse en psychanalyse soit susceptible de guérir, cette guérison est sujette tout de même aux aléas épigénétiques de l'auto-organisation psychique. Même dans la cure la mieux menée. Bien sûr cette formulation est de principe et tient aussi bien de la cohérence théorique que de la prudence technique. Aussi, il faut pour en circonscrire le risque, que cette passion se réfère à une théorie véritablement établie et procède d'une technique avérée dans la conduite de la cure. Je vous rappelle la sentence populaire : « *sans technique le don (entendez la passion) n'est rien qu'une sale manie*¹ ». Une imposture, de surcroît inefficace.

Si on suit la logique de ce qui précède, la capacité durement acquise du Vivre, à cause de l'inversion dynamique, devient contingente et non plus une finalité téléonomique exclusive. Comme nous l'avons vu précédemment, cette capacité du Vivre permet liminairement à ceux qui sont affectés par cette inversion dynamique, de s'inscrire singulièrement dans le collectif sans véritablement que cette inscription, quoique nécessaire, soit vitale; on pourrait dire qu'ils ne sont pas intéressés. Pas « vital », mais nécessaire tout de même. La menace de la désappartenance, de l'angoisse et de la mort est comme éliminée. Et l'appartenance, dans ces conditions, se présente comme autant de figures comportementales et relationnelles obligées. Figures obligées qui garantissent une

¹Georges Brassens *Le Mauvais Sujet Repenti*

bonne intégration sociale pour peu qu'on y sacrifie délibérément sans y croire. Sachant que les interdits et obligations qui les sous-tendent ne sont que des émanations de mythologies dont les structures, quoiqu'elles soient adaptatives, c'est-à-dire cohésives, n'en restent pas moins arbitraires. Ou pour le dire autrement, elles n'ont aucune justification ni ontologique ni métaphysique. À les prendre pour ce qu'elles sont c'est-à-dire de constituer les bases des civilités ordinaires nécessaires à « l'échange », la « convivialité » et même le « partage » ; on s'y conforme sans en être dupe. Sans aliénation. Manière élégante d'acter, tout en le travestissant, le lien social fait d'indifférence engagée sous les oripeaux d'une pseudo relation au semblable. Car il ne faut pas se leurrer le lien social comme mode d'appartenance au collectif, dont on ne peut se déprendre dans cette configuration psychique, décentre inéluctablement ce qu'il est convenu d'appeler « relations interpersonnelles ». Relations interpersonnelles qui se spécifient d'ordinaire du fait que l'autre est l'objet de sentiments, d'attentes, ou d'affects, alors que le lien social est, par définition, anobjectal. C'est pour cela qu'il m'arrive d'affirmer que la présence dans la réalité sociale du psychanalyste, quelles que soient les personnes les circonstances et les lieux, est semblable à celle qui convient pour conduire une cure. On ne peut y échapper. Bien sûr cette position subjective d'indifférence engagée telle qu'elle s'actualise dans la cure dans sa radicalité nécessaire, ne peut être reconduite à l'identique dans la réalité sociale. Elle doit être aménagée et, d'une certaine manière, adoucie de telle sorte qu'elle ne provoque pas chez l'autre un éprouvé d'exclusion, de rejet ou de mépris. C'est sur le versant

« engagé » qu'elle se joue dans le collectif de telle sorte que la radicalité subjective n'occasionne aucun désagrément. Sinon, qu'on le veuille ou pas, on se trouverait inéluctablement, et à tout moment, en position de psychanalyse sauvage. Ce qui serait tout à fait inapproprié comme on dit maintenant.

Ce qui ne veut pas dire que cette manière de participer à la réalité sociale soit factice ou artificielle. Elle ne relève pas non plus de l'hypocrisie. Bien au contraire. C'est une manière authentique de participer à la vie familiale ou à celle des proches considérés comme membres d'une famille élargie. Mais aussi, cela devrait permettre de constituer un collectif singulier entre collègues. Collègues pour qui il arrive qu'on éprouve, parfois intensément, cette si particulière affection an objectal qui s'est substitué aux affres sempiternelles des sentiments réputés d'amitié ou d'amour propices à fomentier de la dépendance. La même affection qu'on a, explicitement, mais sans complaisance complice, pour nos psychanalysants de manière complémentaire à cette position d'indifférence engagée. Mais elle est alors transitoire et circonscrite à la durée de la cure et s'efface dès qu'elle se termine. Reste que cette position psychique singulière vis-à-vis des protagonistes du collectif dans lequel on évolue n'exclut ni les émotions ni les attachements. Toutes choses qui émargent au registre de la sensibilité. Il arrive même que cela entraîne l'activation d'authentique effet de tendresse. Tendresse qui n'est pas seulement réservée par les adultes aux bébés et aux enfants! Tendresse dont on a hérité la capacité phylogénétiquement et que l'on constate non seulement chez nos cousins les grands anthropoïdes, mais chez

tous les mammifères et chez certaines espèces d'oiseaux. Tendresse qui attirent les corps et permet éventuellement le conjointement sexuel sans pour autant sacrifier à l'emprise et la captation de la relation d'objet. Cette expression particulière qu'est la tendresse quand elle emprunte la voie du conjointement sexuel, et celle des comportements qui l'entourent (préliminaires dit-on quand on est sexologue), permet d'éviter, c'est-à-dire faire l'économie, d'avoir à le justifier par le recours explicatif au « sentiment amoureux » toujours complice. Faire l'amour dit-on encore! Cette idéalisation romanesque du sentiment amoureux édulcore et occulte ce qui, de fait, est mis en jeu dans ces comportements particuliers de relations d'objet. À savoir que chacun des protagonistes prend place, et consent, dans cette interaction à l'autre, d'être un objet à posséder et à soumettre, réciproquement dans le meilleur des cas, au prétexte d'un plaisir sexuel prétendument partagé. Croyance qui ouvre la boîte de pandore de la dépendance et de la soumission aliénante. La psychanalyse freudienne parce qu'elle met la libido, et la relation d'objet, à l'origine et au centre du fonctionnement de l'appareil psychique entérine « scientifiquement » cette conception du conjointement sexuel « amoureux » au nom du principe de plaisir. Tout ça parce que l'instinct procréatif aurait été chez l'homme dénaturé quoique la capacité d'excitation sexuelle et d'orgasmes persiste sans véritable utilité. En ce qui concerne l'orgasme, en tout cas féminin, ce constat de dénaturation peut trouver une explication physiologique quant à la fonction perdue du clitoris dans la reproduction. En effet, en ce qui concerne l'orgasme certains chercheurs lui trouvent une

explication phylogénétique. Ils font l'hypothèse qu'il s'agirait chez la femme d'une survivance archaïque datant de 65 millions d'années justement avant que l'ovulation soit devenue cyclique. À cette époque cette réaction neuro cérébrale orgasmique libère des hormones qui déclenchent l'ovulation. On retrouve encore maintenant cette particularité chez certains mammifères (le chat, le lapin, le chameau par exemple). Mais plus chez les hominidés. L'ovulation cyclique, d'un point de vue biologique, rend le réflexe orgasmique inutile. Il serait donc un vestige de l'évolution à qui il faudrait donner « un sens » nouveau. Forcément idéalisé. Encore qu'il semble que ce mécanisme joue toujours dans certaines situations de conjointement sexuel à des moments d'émotion intense. Il déclencherait des grossesses hors cycle. Et même contrecarrerait les méthodes contraceptives modernes. Chez l'homme il déclenche toujours l'émission spermatique. Il aurait donc encore une fonction procréative. Mais, au fond, cette transformation n'a rien de véritablement traumatique et n'est guère énigmatique. Il n'y a pas de quoi la fétichiser par idéalisation, en faire le fondement du principe de plaisir et la généraliser au fonctionnement énergétique de l'appareil psychique. Pourtant Freud la pose à l'origine de sa mythologie sexuelle au prétexte que nous, Homo Sapiens, ne serions pas revenus de cette évolution de la perte de l'œstrus et de l'inutilité consécutive de l'orgasme. Cette aberration théorique est maintenue comme indépassable par les archéo freudiens. Sans doute pas chez les analystes orthodoxes de l'École de la Cause millériens. Intellectualisation philosophique de la cause du Sujet par le truchement du signifiant et de l'inconscient structuré comme un langage oblige ! Mais elle

perdure chez les psychanalystes archéo-freudo-lacaniens qui sont eux adeptes de cette chimère que Lacan a bricolée, au sens Lévi-straussien de la pensée sauvage, en tentant de faire aller ensemble la carpe libidinale et le lapin du signifiant. En tout état de cause, la psychanalyse n'est pas pour rien dans la dérive qu'a pris la dimension sexuelle dans la société contemporaine. Non pas qu'elle l'ait initiée, mais elle a contribué à la valider en lui donnant une assise mythologique pseudo scientifique et en étayant, de surcroît, le culte de l'individualisme sous les espèces « transgressives » de la libération sexuelle...Et favorisant, de ce fait, la marchandisation de son exercice par sa reprise de diverses manières dans l'économie capitaliste de l'offre et de la demande ! D'ailleurs les sociétés de chasseur-cueilleur ne semblent pas attester de ce traumatisme et de cette nostalgie de l'œstrus perdu. Le plaisir d'organe ne leur fait pas problème. Il semble que leur préoccupation se limite, quand il s'agit de procréation, à sortir de la tyrannie de la lignée biologique pour instituer l'alliance sous les formes de règles élémentaires de la parenté qui permet de structurer le collectif et l'appartenance. Ce qui est tout à fait autre chose et est essentiel. Le plaisir « d'organe sexuel » comme résultant des mécanismes neuro cérébraux de la récompense, y est mis à sa juste place. Mais, me direz-vous, ce sont des sauvages. Il est vrai que fonder la relation sexuelle sur l'actualisation particulière de la tendresse (sur le mode Bonobo, mais dans la sphère duelle intime) ne paraît guère folichon. C'est sans doute assez désuet. C'est ramener l'excitation sexuelle à ce qu'elle est en la désidéalisant : un instinct dénaturé avec lequel il faut faire avec en le transformant en envie. Mais il me semble que du point de vue de la théorie

psychanalytique structurale cela a une certaine pertinence. Cela range cette « envie » à sa juste place dans le concert des autres envies. Place, sans doute, assez secondaire dans la vectorisation du Vivre. Mais une place du côté de l'intime exclusivement. Cela permet de déconstruire ce qu'il en serait de la prétendue fatalité et tyrannie du « plaisir d'organe » en cessant d'en appeler au recours de l'improbable « sublimation » de « l'amour oblatif » et l'idéalisation de l'orgasme pour les rendre acceptables ou de donner, à contrario, une unique justification « procréative » comme le fait le catholicisme.

Ce que j'énonce là ne concerne que la problématique de l'attirance et de l'excitation dans le conjointement sexuel ordinaire. Mais cela ne dit rien de ce qu'il pourrait en être d'un « Acte sexuel ». Acte sexuel qui ne s'articulerait pas comme une envie dans la quête d'un plaisir moïque. Il mettrait en jeu l'instance subjective et la jouissance dans une rencontre qui ne serait pas de l'ordre d'une relation objectale. Ce petit développement est un prolégomène à un développement ultérieur.

Merci de votre attention,

Marc Lebailly